

Fatima Mana

Portraits

Sommaire

I. La maison Péatier.....	2
II. Portraits.....	7
1. Paulette.....	8
2. Portrait ami.....	8
3. Manon.....	10
4. Geneviève.....	11
5. Bastien le conquérant.....	12

I. La maison Péatier

D'abord voir le petit bout de femme vêtue de simplicité râtelier sa bonne humeur aux andains de l'amitié, la retourner de petites choses qui offrent à l'instant des goûts sucrés.

Dès la porte ouverte, elle abandonnait là, sur la toile cirée du geste ; les légumes encore à déshabiller. Son pas alerte ramassait au passage un sourire puis traversait la salle. Un pétilllement prenait toute la place de ses yeux et marchait de plaisir sur la rencontre.

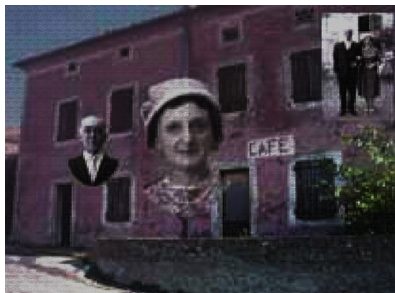


Poursuivie d'odeurs, échappées de sa cuisine ; un morceau de son royaume délivrait ses secrets et mûrissait au soleil visité.

L'espace partageait son va-et-vient, giclaient alors sur ses murs des paroles autochtones ou d'ailleurs.

Pour les uns, les habitudes s'installaient sur les chaises, les autres s'imprégnaient des couleurs locales. Le moment posait sa différence dans un coin du jour et regardait se mêler le monde sans a priori.

Le lieu et sa patronne fabriquaient une mémoire où les mots jaillissaient d'intonations décloisonnant la distance.



L'art du temps disposait sa musique autour des tables puis battait au rythme de sa spécialité.

Dans son antre, l'omelette aux morilles prenait d'assaut les pigments noirs de la poêle usée ; s'étalait d'aise frémissante et saisie sous la chaleur du gros fourneau libérant l'exceptionnel des arômes éphémères de sa terre.

D'où remonte le très loin, l'endroit exhale les parfums du souvenir mitonnés encore sur la surface du temps.

Des particules traversent le vécu, endimanchent des paroles dévalant les pentes de notre mémoire.

Le sépia accroche sur sa façade la gentillesse chaude et douce à l'ombre de sa voix. Souvent le visiteur pousse sa curiosité jusque dans la cuisine et tourne les pages de la conversation, ravi.



La départementale engonce sa courbe, limite un muret protecteur qui court tout le long du café protégeant ses deux entrées. Une enseigne délie son ocre et cocarde le temps à la nouvelle du passage en coup de vent familier qui se souvient.

Désormais l'impossible impensable écrit les silences de l'âge au fronton des adieux.

Pourtant l'inéluctable glissait sa résistance séculaire dans les interstices du temps, inscrivant sur ses pierres son histoire.

Revoir les racines d'autrefois où se tissait le lien social, secouer ses épaules de rires en se racontant.



Aujourd'hui parfois, la couverture du passé soulève l'un de ses morceaux ; alors devant la bâtisse les langues se rappellent et dépoussièrent la nostalgie, la foisonnent de chaudes couleurs.

[Le café hébergeait aussi la république.](#)

La cause aux heures profondes du soir bataillait ferme ses idées. Sa lumière particulière déposait les rais du labeur au côté d'une existence utopique et l'on ramassait tous les soleils de la fraternité.

Les actes citoyens changeaient l'air et frottaient leur normalité aux parfums de la rugosité paysanne.

Tout ce petit monde palpait, venait chercher même au bout des jours sans rien dire ses habitudes où brillait l'appartenance.

Sous l'impulsion d'une génération fidèle aux traces du temps, un second souffle s'empare de son vécu et dresse la première pierre d'un autre possible.¹

Vernoux Août 2007

II. Portraits

1. Paulette

Elle vit comme elle pense. Sa maison au bord du monde déroule dès la porte ouverte le plaisir de la visite.

Va au devant d'elle, un large sourire secoue la perspective du bon moment à partager.

Bien au delà du geste généreux qui déjà demande si l'on veut boire quelque chose.

Dès le seuil franchi, elle laisse tomber le dedans de ses mains occupées et marche sur les allées de l'amitié.

Si l'on dispose d'un peu de temps, elle va chercher son enfance; Alors il n'y a plus qu'à l'écouter.

Des mots rapiécés à la langue maternelle retrouvent sans difficultés les odeurs d'autrefois. Elle les porte sur son dos comme une seconde peau.

Ses yeux malicieux distillent ses vécus, déjà si loin!

Ils attendent au bord du four comme du bon pain.

De ses souvenirs, il y a ceux qui la couvre de chaleur avec des mitaines tricotées aux aiguilles de l'amour maternel.

Le bistrot de Paulette, tout un village; tapisserie d'Epinal, entre-choquait ses verres encore l'année dernière.

Avec sa verve, les canons se foutait du quand dira t-on. Ils posaient la tape amicale de l'appartenance sur l'épaule.

Elle a fait ce qui était à faire, laver le travail à la sueur de tous les matins sans exception.

Vite la voilà repartie sur le fil de sa mémoire. Au rayon des récitations, l'une d'elle attend sa voix. Elle la délaye d'un soupçon de regret...

- En ce temps là, on ne perdait pas son temps à rêver, mais il y avait des rires pendus aux visages des filles.

2. Portrait ami

De son intelligence à elle seule, qui vaut le coût d'être rencontrée, un goût de privilège laisse ses empreintes et désépaisi la lumière parfois trop violente du monde.

Des yeux, perpétuellement curieux, soutenus spontanément par un large sourire, coulent et s'avancent vers l'autre effaçant ainsi l'à priori.

De famille franc-maçonne, elle grandira chez les grands-parents paternels.

Dès sa prime jeunesse, habitée par la soif d'apprendre et de découvrir, elle ira chaparder aux rayons de la bibliothèque familiale, le livre interdit. 

Penchée sur lui, sera déçue! L'imagination en vrac, range discrètement sa déception

Sa Rochelle natale et son lourd passé, marchande de vie aussi ; jamais ne pourra s'empêcher de l'aimer.

Une grand-mère racine et rivage, ponctue les repères de son grandir. Petite fille des intensités océanes, l'île de Ré entre ses dents, mord si vite les soleils de ses étés.

Sur sa plage sauvage, l'écume mousse déjà la révolte.

Aux bords de l'adolescence, guerrière d'un monde privilégié, gronde contre l'injustice.

Assise fondement qui se retrouvera régulièrement battant le pavé des manifs.

Magnifiquement insoumise et libre, à la fleur de ses 17 ans, se moque du bien pensant, quitte le girond aïeul et monte à Paris.

Monte à la capitale pour y escalader ses rêves en échappées belles. Encore fallait-il oser!

Bac en poche, met l'intellect et sa soif d'apprendre aux appels de son esprit.

Révlée dans sa première vie, la rencontre avec la peinture lui donnera ce liant exceptionnel qui fait ouvrir les yeux avec moins d'appréhension sur l'épaisseur des silences.

La poésie de sa vie est là aussi! Une odeur de pin, un souffle.

Des mots beaux de dire qui avancent sans bruit sur sa route.

Une générosité pudique y sort de l'air frais, colle au jour parfois cassé, la valeur de ces choses oubliées un instant et qui font l'essentiel d'une vie.

3. Manon

Dans ses yeux, le tour du monde en 80 jours

Flaque de bleu, écrit l'histoire autour

Des grappes de mots courent sur l'onde

Merveilleux éclats, assis au bord du soir

l'aventure s'égoutte au milieu de la ronde

les petits pas courent, leurs élans ricochent

au petit bonheur, l'enfance dans la poche

images étendues sur un fil, au fond de sa tête

cascade de sons, tout proche un potiron peste

creusé à faire peur, incisives d'halloween-

Ainsi en a décidé Manon taquine

Au pied de l'arbre à phrases

d'autorité décide de les emporter

Derrière son dos, un ciel saute à la marelle

- Oui c'est vrai! Dit-elle et range sa colère.

Que les uns aient osé douter!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

Prestement se retourne, foudroie le regard maladroit

Puis d'un air coquin dit - Tu n'y comprends rien!

Observe là bas, la lumière sur les branches

Et s'en va, nous laissant plantés là

Du midi dans l'accent trempe son caractère

Quasi rien mais déjà bien affirmé

Un goût, une odeur de marée se devine

A vingt ans, près de l'océan racine.

4. Geneviève

Pas d'ici et pourtant des racines la lie
mêle ses deux terres- frôle tendresse
puis vague douce – courant tranquille
de paroles n'a rien à prouver- force tigresse
devant la maladie insuffle- exemple de vie
range sa peur, se relève- lutte sans cesse

Un chemin court sur le vert dense
délassé l'ombre du pas- va chez elle
l'abri là-bas, repli – cathédrale végétal
porte béante à l'écart du monde
tablier de gentillesse – chaleur intense
avance bras ouverts sur les dimanches

l'onde douce de ses yeux
reprend le fil croisé d'hier
à bras tendus, invite sur sa terre
immobile plaisir, rassurante lumière
Dehors déjà paraît beaucoup plus clair
précieusement ciselée, amitié croisée

De son enfance, mots chapardés
aux branches, cerises vite mangées
garçon manqué -interdiction bravée
genoux écorchés à la marelle de la vie
envolée de moineaux- fureur de vivre
sensation d'un temps si vite passé
ça n'arrête pas même si l'air est plus épais
mais il en reste encore assez pour continuer

5. Bastien le conquérant

Le château était là devant lui. Masse énorme découpant ses formes majestueuses au milieu d'un soir soupe au lait qui n'arrivait pas à se décider de tomber. Il retenait sa colère, la contenait pour ne pas l'abandonner sur la terre, mais déjà sa rage sourde zébrait le ciel. Quelques impacts épars de-ci de-là éclatèrent de surprise.

Bastien ne sut pas combien de temps, il était restait planté devant l'imposante demeure. Une goutte d'eau reçue sur sa joue le sortit de sa rêverie.

Sa monture, un Alezan à la robe dorée piaffa effrayé dès le premier éclair fendant la nuit désormais totalement noire, la déchirant comme un coup d'épée.

Il s'empara des rennes et lui fit faire demi-tour. Le cavalier s'engouffra dans sa longue cape. Une légère talonnade, donnée sur le flanc droit de l'animal le fit détalier comme une donzelle apeurée.

Déçu de n'avoir pu être introduit dans la place forte, il prit la direction du village et rentra. Ses dix ans de petit homme ramassèrent ses idées, envolées de ne pas avoir osé.

Le preux chevalier qu'il imaginait dans un rêve secret n'hésitait pas à s'embarquer sur un de ces navires amarrés le long du quai; prêts à appareiller pour le nouveau monde et rejoindre ce Monsieur Lafayette dont on disait tant de bien.

Bastien se voyait embarquer revêtu d'un costume neuf. Des armes étincelantes à sa taille, prêtes à pourfendre. Grimper à bord de l'un de ses beaux navires comme un château fort, gravir l'échelle de corde, le poudroisement d'un soleil généreux, suivre son avancée.

L'uniforme bleu et jonquille de l'armée royale lui donnait déjà la force de vaincre. Il se voyait combattant au premier rang, là-bas tout devant, foncer sur la bataille annoncée, battre Iroquois et Hurons sauvages.

à Fatima, en guise d'épilogue,

Angoisse
aboie
à Port-Combiér
D'un coup de pied
Mal asséné
Chasse l'amitié

Ou le croit

Ecrase destroye
Cafarde le néant
Maux-mots heureusement

Pou de Lautréamont
Araignée de Bourgeois
Et vive le Père UBU !

La mariée descend l'escalier

Bout me r'hangue

Jacqueline